



mis-S-21-130

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LA MORT

DE JOSEPH-LOUIS LAGRANGE,

Sénateur, Comte de l'Empire, Grand-Officier de la Légion-d'Honneur
et Grand-Croix de l'Ordre impérial de la Réunion ; Membre de
l'Institut et du Bureau des Longitudes, des Académies des Sciences
de Turin, de Berlin, de Pétersbourg, de Göttingue, etc., etc.

PAR MM. J. J. VIREY,

L'un des Auteurs du Dictionnaire des Sciences médicales, etc., Membre
de plusieurs Sociétés savantes,

ET POTEL,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, etc.



PARIS,

M^{re} V^e COURCIER, Imprimeur-Libraire pour les Mathématiques,
quai des Augustins, n° 57.

1813.

PRÉCIS HISTORIQUE.

SUR LA VIE ET LA MORT DE J. L. LAGRANGE.



Si la mort d'un savant illustre par son génie est une calamité pour les sciences, sa vie fait partie de la gloire de son pays ; elle devient l'instruction de ses contemporains et le patrimoine de l'histoire. C'est surtout dans les personnages éminens par leur vaste intelligence et par leurs vertus, qu'il convient d'étudier l'homme : ils présentent le modèle le plus parfait de notre espèce, et peut-être la seule grandeur qui soit incontestable sur la terre.

Sans doute, une plume mieux taillée et plus éloquente que la nôtre, prendra soin de retracer dignement les travaux mathématiques qui immortalisent la renommée de M. Lagrange ; notre but est de faire connaître principalement sa personne. Admis, depuis long-temps, à l'honneur de le voir, appelés près de lui dans ses derniers jours, nous avons pensé que des observations sur la constitution, le genre de vie, les habitudes et les affections d'un des êtres privilégiés qui font l'ornement du monde, ne seraient pas indignes de réflexion. Elles servent à déterminer quelle influence ces constitutions corporelles exercent sur les talens, et quels sont les rapports des diverses actions de la vie avec le génie. De telles recherches, si elles eussent été suivies à fond sur les Descartes, les Leibnitz, les Newton et sur tous ces grands précepteurs du genre humain, seraient aujourd'hui bien précieuses. Nous offrons, du moins, celles que nous avons recueillies (1), sur l'homme de

(1) Nous devons beaucoup de renseignemens à M. le comte Lagrange lui-même, et à sa digne et respectable épouse, qui nous a permis d'en faire usage.

ce siècle qu'une voix capable de l'apprécier (1), et que celle de l'Europe éclairée proclamèrent, sur sa tombe, leur plus heureux émule et leur successeur.

JOSEPH-LOUIS LAGRANGE était né le 30 janvier de l'an 1736, à Turin, d'une famille anciennement originaire de la Touraine, comme celle de Descartes. Son aïeul, après avoir porté les armes sous Louis XIV, vint s'établir dans le Piémont. Son père y vécut 84 ans. De onze enfans, J.-L. Lagrange, qui était l'aîné (2), survécut seul avec le dernier né. Dès l'enfance, il ne respirait que l'étude, mais ce n'était pas encore les mathématiques qui l'attiraient; il semblait même les méconnaître d'abord et ne se montrait avide que de connaissances littéraires. Ce fut en philosophie seulement qu'il se passionna pour les sciences qui devaient faire le destin de sa vie. Il prit alors ce haut essor qu'il conseillait plus tard à ceux qui lui demandaient la meilleure manière de les acquérir: *il faut étudier les mathématiques*, disait-il, *dans tout ce qu'elles ont de plus difficile*; méthode excellente pour agrandir les esprits vigoureux, mais propre à écarter les faibles et incapables d'y réussir. Aussi le génie de M. Lagrange fut précoce, puisqu'à 15 ans il professait, dans une école d'artillerie, les mathématiques, devant des élèves dont aucun n'était aussi jeune que lui. On comprend bien qu'une telle ardeur de méditation et de travail devait diminuer en M. Lagrange le développement des forces; il était alors grêle, mince et pâle, en effet, quoiqu'il ait acquis par la suite une taille ordinaire, bien proportionnée.

Ce fut vers 20 à 22 ans qu'il commença de jeter les premiers fondemens de sa renommée; il devint, avec le chevalier Saluce et Cigna, le créateur de l'Académie royale des Sciences de Turin,

(1) Celle de M. le comte LAPLACE, Chancelier du Sénat, Membre de l'Institut, du Bureau des Longitudes, etc.

(2) L'expérience a fait connaître que les individus produits dans la première et la plus vive ardeur, comme les aînés et les enfans de l'amour, sont plus souvent que d'autres doués d'une grande énergie, soit d'esprit, soit de corps; c'est peut-être un des motifs des droits attachés, en plusieurs Etats, à la primogéniture.

comme Leibnitz avait été le fondateur de celle de Berlin. C'est à cette époque que les ames se *dénouent*, suivant l'expression de Montagne, et Newton avait fait aussi ses grandes découvertes dès l'âge de 24 ans, selon le témoignage de Barrow.

Si nos connaissances ne sont qu'un long ressouvenir, comme le supposait un ancien philosophe⁽¹⁾, c'est surtout en mathématiques, où chaque vérité s'enchaîne à une autre et l'attire. M. Lagrange pressentait dès-lors les principales découvertes de ses travaux ultérieurs; il a dit qu'il les contenait en germe. Il semble que le génie soit né pour produire une certaine mesure de ces nobles fruits de la pensée; ou plutôt on le croirait l'instrument d'une nature supérieure, destiné à dévoiler aux regards des humains quelques rayons éclatans de cette sublime intelligence qui régit l'univers.

Toutefois les grands efforts de la pensée influent sur la constitution du corps. En commençant dès l'enfance, dans Pascal, ils ont miné sa vie et abrégé ses années. M. Lagrange était devenu d'un naturel très-pensif et silencieux; il travaillait toujours de tête et méditait tellement ses ouvrages avant de les produire, qu'il les écrivait ensuite sans aucune rature, tant ils sortaient achevés et parfaits, comme les poëtes nous représentent Minerve sortant toute armée du cerveau de Jupiter. Pendant sa jeunesse, cette extrême contention d'esprit le jetait souvent dans une sorte d'exaltation fébrile, et il avait dès-lors ce pouls irrégulier et anormal qu'il a conservé jusqu'en ses dernières années. Descartes tomba dans l'enthousiasme, à 24 ans, par la même cause⁽¹⁾.

Après avoir découvert sa célèbre méthode *de maximis et de minimis* (2), et en avoir fait des applications neuves à la dynamique, indépendamment de ses recherches sur la propagation du son, M. Lagrange fut atteint, vers l'âge de 25 ans, à la fin de

(1) Voyez sa *Vie*, par Adrien Baillet, Paris, 1691, in-4°, liv. II, chap. I, pag. 81. C'était en automne, au mois de novembre; ce philosophe était d'une complexion mélancolique ou nerveuse.

(2) *Miscellanea philosophico-mathematica*, Taurini, 1759, in-4°, et dans le tome II de ces *Mélanges*.

Hiver, d'une affection hypocondriaque : des symptômes bilieux se manifestèrent aussi. On sait que ce genre de maladie s'attache en particulier à la vie contemplative, sédentaire, et aux hommes d'études profondes; il complique presque toujours leurs autres affections; il décida du tempérament de M. Lagrange, qui devint évidemment nerveux et mélancolique, comme celui de tous les hommes d'un grand talent dans quelque art ou science que ce soit (1). On n'en sera pas surpris, si l'on considère que cette constitution, rassise et portée à la concentration, recueille à l'intérieur toutes ses forces et rend naturellement méditatifs et profonds ceux qui en sont doués. La mode alors en vogue de saigner beaucoup, avait sans doute aussi concouru à cette affection nerveuse; car dans l'état habituellement fébrile de M. Lagrange, en sa jeunesse, on l'avait saigné fréquemment. Il le fut encore dans la suite à Berlin; on lui tira 29 fois du sang dans sa vie: ce qui dut affaiblir sa constitution d'ailleurs assez robuste, et lui inspirer cette disposition mélancolique qu'il avait pour sa santé. Aussi s'observait-il avec beaucoup d'attention sur le régime et sur toutes choses; il s'occupa même d'études sur la médecine, de recherches sur l'organisation, sur la nature des poisons et de diverses substances nuisibles. Il s'était formé plusieurs opinions sur la physiologie. Il présentait, par exemple, que la complexion appelée mélancolique par les anciens, résultait principalement de la prédominance du système veineux sur le système artériel; ce qu'il étayait par l'examen de la constitution des vieillards, des hommes dont un sang noir distend les vaisseaux, les rend variqueux, remplit les rameaux de la veine-porte, et dispose aux hémorroïdes, etc.

(1) Ce fait a déjà été énoncé par Aristote, *Problem. sect. XXX; art. 2*. Parmi les modernes, on en a remarqué un grand nombre d'exemples; et pour nous borner ici aux seuls mathématiciens, Galilée, Jacques et Jean Bernoulli, Pascal; J.-Dominique Cassini, Huyghens, Newton, etc. l'étaient par complexion naturelle. D'autres le sont devenus par suite de leurs études. Les anciens ont fait que Prométhée, sur son rocher, avait le foie rongé par un vautour, après avoir dérobé le feu du ciel. C'est l'emblème ingénieux des maux produits par les travaux d'esprit; et l'on sait que l'appareil hépatique, à cause de ses connexions avec le cerveau, s'y trouve principalement intéressé.

Cependant l'exercice du corps, l'interruption de ces labeurs de l'esprit, un régime restaurant et la jeunesse rétablirent la santé de M. Lagrange. Il obtint les secours les plus signalés de l'emploi des acides végétaux, comme de celui du citron, avec les fruits de l'été et les légumes; car il préféra, pendant toute sa vie, un régime végétal, presque pythagoricien, à la vie animale; et cette habitude n'assura pas peu sans doute la modération de son caractère et la paix naturelle de son âme.

Dès que ses premières découvertes retentirent dans le monde savant, il se trouva en relation avec d'Alembert et Euler, qui tenaient alors le sceptre des mathématiques. On voit qu'ils correspondaient avec lui comme avec leur égal, quoiqu'il fût le plus jeune. Le grand Euler même ne dédaigna pas d'être le commentateur de son Calcul des variations. A 28 ans (en 1764), M. Lagrange remporta le prix à l'Académie des Sciences de Paris, sur la libration de la lune, et son travail recèle le germe des plus hautes conceptions de l'Analyse appliquée à la Mécanique, prise dans toute son étendue.

Lorsqu'Euler obtint, quoiqu'avec peine, de Frédéric-le-Grand, la permission de retourner à l'Académie de Pétersbourg, il laissa vacante la place de directeur de celle de Berlin, et le roi de Prusse offrit à d'Alembert; mais cet illustre géomètre, satisfait de sa médiocre fortune et jouissant en France d'une influence dans les sciences et les lettres, qu'il n'eût pas pu exercer également en Prusse, proposa M. Lagrange, dont la célébrité naissante resplendissait déjà par toute l'Europe. Frédéric, digne appréciateur du génie, fauccillit avec honneur à la place d'Euler; il donna à M. Lagrange une pension de 1500 écus (environ 6000 francs): c'était en 1766. On sait combien de savans travaux, sur les équations numériques et les équations algébriques, sur les différences partielles et finies, sur l'Astronomie et sur bien d'autres parties des mathématiques, enrichirent les Mémoires de l'Académie de Berlin et élevèrent la renommée de M. Lagrange à ce rang illustre auquel elle est parvenue sans contradiction. On le trouvait plus profond et plus lumineux, quoique moins fécond qu'Euler. Frédéric l'estimait beaucoup: s'il est honorable pour un savant d'être considéré par un

grand prince, le grand prince s'acquiert aussi la gloire de se connaître en mérite, et montre qu'il en a lui-même. Seulement il observait dans M. Lagrange une philosophie moins hardie, moins entreprenante qu'il le désirait; car le géomètre était *philosophe sans crier*, comme il le disait lui-même, tandis que Maupertuis, Lamettrie, d'Argens, Voltaire, etc., qui, l'étaient peut-être moins réellement, jetaient un bruyant éclat dans toute l'Europe. Mais cette modération qui était dans le caractère de M. Lagrange, le fit chérir des Allemands; il en fut généralement admiré. Les ambassadeurs de diverses puissances, surtout de celles de Naples et d'Espagne, firent, mais sans succès, les offres les plus séduisantes pour attacher un si grand homme à leur patrie (1).

Le climat de la Prusse, bien moins orageux que celui de l'Italie, lui fut assez favorable; il abandonna tout-à-fait l'usage du vin, qu'il avait toujours pris trempé et avec sobriété, pour la bière, dont il se trouva bien; il acquit même de l'embonpoint. Alors il se maria avec sa cousine. Peut-être espérait-il de trouver dans ce lien l'indépendance des soins domestiques, qu'il laissait avec une entière confiance à son épouse; mais elle tomba dans une maladie lente et cruelle. M. Lagrange oublia la Géométrie alors; pour ne s'occuper que des devoirs les plus affectueux d'un époux: ses connaissances médicales lui suggéraient souvent même de nouvelles sollicitudes et de nouveaux moyens pour la rappeler à la vie; mais en vain, elle succomba sans laisser d'enfants (2), et il resta veuf pendant long-temps.

Sa santé, quoique ferme en général, était quelquefois troublée par ses immenses travaux. Sa vie sédentaire et studieuse l'assujettissait au flux hémorroïdal et à une sorte d'échauffement qu'il dissipait par l'usage des acides végétaux; tels que le suc de citron

(1) En 1775, vers cette même époque, il fit des augmentations à la traduction des *Éléments d'Algèbre* d'Euler; il y joignit l'*Analyse de Diophante*.

(2) M. Lagrange n'a jamais eu d'enfant de ses deux mariages. Euler en a eu plusieurs. Descartes, Newton, Leibnitz, etc. n'ont pas été mariés. La fécondité physique n'est pas souvent l'apanage des hommes de génie.

exprimé dans du thé. Vers la fin des hivers, ou de février à mars, lorsqu'il avait beaucoup travaillé, il était exposé à des débordemens bilieux avec des ressentimens de son ancienne affection hypocondriaque. A l'âge de 42 ans environ (en 1778), il fut attaqué, au printemps, d'une péripneumonie bilieuse qui exigea l'application des vésicatoires; il souffrit alors d'une dysurie résultante de l'emploi des cantharides, contre lesquelles il conserva de l'antipathie.

Toutefois, il se rétablit; mais la perte douloureuse qu'il avait essuyée en Prusse, la mort de Frédéric, et peut-être l'indifférence de son successeur pour les sciences, lui firent tourner ses regards vers la France, où il espérait plus de bonheur; il s'était toujours plu à la considérer comme sa première patrie, et elle souhaitait depuis long-temps de posséder un si noble ornement de sa gloire littéraire. Après avoir été vingt ans à la tête de l'Académie de Berlin, M. Lagrange vint à Paris en 1787. L'Académie des Sciences se l'était déjà associé dès 1772. Il publia en 1788 sa *Mécanique analytique*, dont le manuscrit avait été rédigé à Berlin; et dont les premières bases avaient été posées dès 1762, dans son Mémoire couronné, sur la libration de la lune. Il parlait quelquefois de la difficulté qu'on avait rencontrée à trouver un libraire qui voulût imprimer cet œuvre de génie; ce n'est pas le seul fait de ce genre dans l'histoire des sciences, et Descartes, et Milton, etc., en ont pu dire autant.

Il semble que les belles expériences de Chimie de l'illustre et infortuné Lavoisier aient alors séduit les regards de M. Lagrange, qui parut se dégoûter pendant quelque temps de la Géométrie, pour cette autre science, qui prenait une face toute nouvelle et une exactitude mathématique. Il avait déjà essayé la Physique, dès sa jeunesse, à Turin; mais son esprit, insatiable de connaissances, se nourrissait depuis long-temps, dans le silence du cabinet, de bien d'autres études. Il avait fait de profondes recherches sur les religions et la Métaphysique, soit avec la Philosophie de Leibnitz et de Wolf, soit d'après ses propres réflexions, quoiqu'il n'ait jamais rien voulu publier à ce sujet. Il embrassait une étendue extraordinaire de connaissances physiques et même littéraires; il aimait la Musique et même la Botanique, cette science des ames

douces, car telle était née la sienne. Sans doute, par la même cause, recherchait-il de préférence la vive jeunesse et les graces dont elle est ornée, avec Montagne, que dans la vieillesse *l'esprit acquiert des rides comme le corps*, se charge de systèmes et de préventions qui n'existent pas parmi les jeunes gens. Il observait surtout chez les femmes, je ne sais quoi de tendre, de naïf et de délicat qui se trouvait en rapport avec la simplicité sublime de son génie et l'innocence originelle de son caractère (1).

Il rencontra ces qualités surtout dans une des filles du célèbre astronome Lemonnier, académicien. Elle s'unit le 31 mai 1792, à la fleur de sa jeunesse et dans tout l'éclat de la beauté, à M. Lagrange, alors âgé de 56 ans, et lui consacra ses plus brillantes années, comme s'il n'eût existé aucune disproportion d'âge. Les soins au-dessus de tout éloge qu'elle lui prodigua sans cesse, le dévouement qu'elle montra pendant sa maladie, l'associeront dans tous les temps à la mémoire de cet homme illustre. Lui-même lui rendit publiquement ce glorieux témoignage, que si la vie lui était chère et désormais pénible à quitter, c'était d'abandonner tant de vertus et de bonté, qui rendaient son existence délicieuse. En citant ces mots, nous ne remplissons qu'un devoir de justice et de vérité. Aussi M. Lagrange, qui reconnaissait d'ailleurs dans toutes les femmes un esprit prompt à saisir avec grace les plus fines observations, confiait ses intérêts, les plus tendres à son épouse.

Lorsque la tempête de la révolution renversa le trône et l'ordre de la société, M. Lagrange vécut étranger à ces agitations, par ses études, et à l'abri des secousses des factions, par la tranquille modération de son caractère. Les méchans l'oublèrent parce qu'ils le trouvèrent impropre à faire le mal. Il était trop indifférent sur sa renommée pour les offusquer, et trop peu ambitieux de places pour avoir des ennemis ou des rivaux en ce genre. Il n'ambitionnait que le trône des mathématiques, et cette royauté n'était pas redoutée. Qui sait, toutefois, si l'on n'eût pas aspiré,

(1) Il disait un jour avec finesse, dans une société où l'on parlait de femmes âgées de 60 ans : *Est-ce que vous avez vu des femmes de soixante ans ? Pour moi, je n'en ai jamais rencontré.*

dans ces temps d'infortune, à la gloire d'immoler cette illustre victime? Pour certains hommes, un tel crime eût eu des attraits, et on le craignait un moment. M. Lagrange, toutefois, aimait la véritable liberté, parce qu'il était éminemment juste, comme il aimait la véritable philosophie, parce qu'il était éminemment raisonnable. Les excès commis au nom de l'une et de l'autre n'étant jamais entrés dans lui, ne l'avaient jamais éloigné de l'une et de l'autre.

Membre de la Commission des Monnaies en 1792, on trouve encore un Mémoire de lui dans la Collection des ouvrages d'Arithmétique politique, par Lavoisier. Nommé professeur à l'École Normale, et à l'École Polytechnique à l'époque de sa création, c'est pour elle surtout que M. Lagrange publia la *Théorie des Fonctions analytiques*, en 1797 (1); la *Résolution des Équations numériques*, en 1798; des *Leçons sur le Calcul des fonctions* (2), etc., et divers écrits dans le Journal de cette savante école. Le Bureau des Longitudes le réclamait, et la Section de Géométrie de l'Institut ne pouvait pas être formée sans qu'il fût placé à sa tête. On lit plusieurs de ses Mémoires parmi ceux de cette illustre compagnie, dont il était un des membres les plus attentifs et les plus assidus.

Ce serait faire injure à une âme si élevée, de dire que la splendeur du rang de sénateur, de comte de l'Empire, etc., ne l'a pas ébloui; la vraie grandeur était trop naturelle en lui. On ne le connaissait guère en croyant qu'il lui en coûtât le moindre effort; il disait au contraire que *la magnificence le gênait*, et sa vie simple le témoignait de reste, car il était ennemi de la contrainte et fort éloigné même de se montrer courtois. Il ne faut aucune modestie pour cela, car il était évidemment au-dessus des titres; il les recevait avec reconnaissance de la main auguste d'un grand homme dont il était estimé, et qu'il était capable d'estimer dignement. La postérité décerne aux savans de génie une place voisine des héros dans l'histoire des nations; l'un et l'autre sont conquérans à leur manière. Sa Majesté, qui l'accueillait toujours avec la plus

(1) La seconde édition vient d'être publiée chez M^{me} V^e Courcier, in-4°, 1813.

(2) Il en a paru en 1806 une seconde édition, augmentée, chez Courcier.

noble distinction, le nommait *la haute pyramide des sciences mathématiques* ; elle daigna plusieurs fois envoyer s'informer de son état, dans sa dernière maladie.

M. Lagrange étoit d'une complexion ferme, bien proportionnée en tout, quoique délicate ; d'une taille moyenne, avec un air calme, pensif et vénérable, un regard pénétrant et doux. Sa tête, sans avoir cette volumineuse étendue qu'on suppose aux grands penseurs, présentait une forme belle et régulière ; il avait eu, dans l'âge fait, des cheveux châtain, droits, qui étoient devenus blancs presque sans tomber, dans sa vieillesse. Ses yeux étoient bleu-cendrés, son nez aquilin, les traits de sa physionomie étoient bien prononcés, d'une beauté grave, pleine de douceur et de noblesse. Il s'est toujours refusé, même avec impatience, à laisser fixer son portrait (1), persuadé que les seules qualités de l'esprit ou de l'âme méritoient de se perpétuer dans la mémoire des hommes. L'habitude de son corps étoit stricte, ou nerveuse, le ventre rentrant, et pourtant sans maigreur, les os forts, le teint pâle et terne, surtout autour des yeux, la peau assez velue partout, avec des veines apparentes (2).

Timide, mais affable à tout le monde, il s'exprimait avec un agréable sourire, en répétant souvent avec grace son *je ne sais pas*, et proposant modestement ses doutes ou ses objections. Il parlait lentement, en grasseyant un peu, mais il élevait davantage la voix lorsqu'il développait son idée ; et d'ordinaire, il l'exposait d'une manière inattendue ou profonde, riche alors d'expressions originales d'une heureuse invention. Il doutait souvent et cherchait à s'éclairer avec tout le monde, mais sans se payer de discours, ni s'arrêter aux apparences. Il aimait à creuser les sujets, aussi ne suivait-il pas le fil vague des conversations ordinaires.

(1) Un heureux larcin en a fait dérober, pendant qu'il sommeillait, un dessin fort ressemblant. L'on a moulé, après sa mort, les traits de sa figure.

(2) La disposition hémorrhédaire, la constipation, des craintes habituelles sur sa santé, décélaient bien, ainsi que ces autres caractères, la nature de son tempérament mélancolique.

Souvent un mot le faisait rêver, et il considérait sous une face si nouvelle son objet, qu'on voyait bien qu'elle appartenait à de plus hautes conceptions. Par exemple, il disait un jour : *Les médecins peuvent bien guérir une fièvre, mais non pas nous donner l'espèce de fièvre qui conviendrait.* Il était très-circonspect à prononcer, se reprochant même ce qu'il pouvait avoir hasardé dans la conversation. Ce n'est pas qu'il y prit une part bien active; il haïssait même ces entretiens sur le prochain ou sur des bagatelles frivoles qui en font souvent les frais; il l'aimait instructive et paisible. Comme il ne s'occupait jamais à ces jeux inventés pour perdre le temps, qui coule toujours trop lentement au gré de quiconque en ignore le prix, il s'enrichissait de réflexions, pendant le désœuvrement des autres.

Son caractère sérieux sans tristesse, plutôt que gai, était d'une douceur inaltérable, qui le rendait l'objet de la vénération universelle. Il lui était impossible de voir souffrir un être sensible; il abhorrait la cruauté, même pour les animaux, et était l'ennemi déclaré de tout ce qui sent la violence et la dispute; aussi avait-il la justice la plus scrupuleusement religieuse. L'équité était pour lui comme une règle inviolable de mathématiques, dont il n'est pas permis de s'affranchir, sous peine de l'absurde. Cette vertu était, avec la bonté, le principe de toute sa conduite morale, et le monde le savait bien.

Qu'on nous permette une réflexion. N'est-ce pas cet état de paix et d'innocence, exempt de passions turbulentés, réuni à une vie pythagoricienne, si tempérée, et à des sentimens doux et justes, qui maintient la sérénité de l'ame, qui augmente l'harmonie des fonctions de la pensée? M. Lagrange n'y trouvait-il pas, comme Newton, la source de ce long recueillement qui lui permettait d'approfondir si avant les sujets de ses méditations? Combien d'intelligences, non médiocres, acquerraient d'intensité et d'énergie, en faisant ainsi converger toutes leurs facultés dans le même sens, au lieu de les disperser avec trouble sur tant d'intérêts étrangers! Ainsi la vraie philosophie morale et la tempérance sont nécessaires au génie.

Comme M. Lagrange avait l'estomac faible, mal commun à tous

les hommes studieux (1), il était porté à un régime sobre et régulier. Lorsqu'il s'en écartait ou dînait en ville un peu plus que de coutume, il était incommodé de mauvaises digestions; c'est pourquoi il s'était astreint, pour mieux travailler, à manger très-peu; et s'il ne prenait pas de grandes forces, sa sobriété l'a préservé de graves infirmités. Il a conservé jusqu'à ses derniers momens sa vaste mémoire, sa même vigueur d'entendement et la faculté de travailler (2). Sa vue était en très-bon état, ainsi que ses autres sens, seulement l'ouïe était devenue un peu dure. Comme Descartes, il dormait assez long-temps et se levait tard (vers 10 heures); il se couchait vers minuit, et ordinairement faisait la sieste, ou un léger sommeil après dîner. Le matin, il prenait du café au lait; il dînait très-modérément, avec peu de viande, encore la plus légère, et surtout des légumes, des fruits doux (3). Il ne buvait que de la bière et haïssait toutes les liqueurs fortes. Ensuite il prenait du café à l'eau, très-sucré, et lavalait bouillant, car il cherchait en général la chaleur et se plaisait au soleil dans les beaux jours. Vers dix heures du soir, il prenait du thé bien chaud et bien sucré, quelquefois acidulé avec le suc de citron, pour se rafraîchir et se délasser de ses études.

Il n'était pas insensible aux charmes de la musique italienne et de la scène française, et s'il n'allait plus au spectacle dans les derniers temps, c'était parce que l'air d'un lieu renfermé, avec tant de

(1) *Imbecilli stomacho, penè omnes cupidi litterarum sunt.*

CELSUS, de Medic.

(2) Il eut cet avantage sur Newton, qui retomba dans l'enfance en ses dernières années; il est vrai qu'il vécut 85 ans. Il avait alors la pierre dans la vessie.

(3) Newton, écrivant son Optique, ne vécut presque rien que de pain et de vin trempé. Descartes vivait aussi beaucoup de légumes, et prenait si peu de vin qu'il était quelquefois un mois sans en boire. Leibnitz mangeait assez copieusement, peut-être par l'effet de l'habitude ordinaire en Allemagne; il buvait fort peu. Euler faisait usage de thé et fumait aussi du tabac. Le régime influe à la longue sur les dispositions de l'esprit; c'est pourquoi il mérite d'être remarqué.

monde, l'incommodait; aussi aimait-il beaucoup le grand air et se promenait à pied presque chaque jour, en marchant vite, tout en méditant sans cesse. Nous espérons qu'on excusera ces détails.

Dans son cabinet, M. Lagrange lisait et réfléchissait beaucoup, n'écrivant qu'après avoir mûrement envisagé son sujet sous ses diverses faces. Vêtu simplement en tout temps, il haïssait la singularité de se faire remarquer. Il y aurait eu de l'affectation à dissimuler son mérite, si transcendant; il en convenait avec une naïveté charmante, car il avait une extrême candeur; mais il semblait, à l'entendre, que ses disciples mêmes fussent ses égaux, tant il prenait de plaisir à relever le mérite de leurs travaux. On comprendrait à peine combien il était véritablement éloigné de l'orgueil. On n'a su que dans ces derniers temps, qu'il donnait à Saluce, à Daviet de Fonceenex, etc., les bases des Mémoires de Mathématiques publiés sous leur nom dans ceux de l'Académie de Turin. L'astronome Lemonnier ayant remarqué, dans un Mémoire qui remporta un prix de Mécanique à l'Académie des Sciences, des développemens d'analyse mathématique fort supérieurs à la capacité connue du concurrent, soupçonna M. Lagrange d'en être l'auteur. Celui-ci s'excusait d'avoir fait gagner le prix à ce mécanicien, en disant que c'était un bon père de famille. On le connaissait capable d'enfreindre ainsi les réglemens.

Sur ses derniers jours, M. Lagrange avouait que nos sciences n'étaient que de faibles lueurs, dans l'abîme ténébreux de l'ignorance où nous sommes plongés. Cela est beau à dire à celui qui avait parcouru presque tout le cercle des connaissances humaines, et reculé si loin les bornes de l'Analyse mathématique. Il ne faut plus s'étonner, avec cette opinion, de la modestie réelle des vrais savans. Les grandes âmes s'élancent jusqu'aux confins de l'intelligence possible; parce qu'elles ont une vue plus vaste que les autres, elles en mesurent le terme. Mais les courtes vues n'apercevant pas ces barrières, se croient sans limites dans l'espace, et deviennent fières de leur prétendue immensité.

Tout ce qui portait le cachet de l'utilité et de la bienfaisance était ardemment saisi par cette âme vraiment grande et généreuse. On n'a peut-être pas assez connu toutes ses vertus, la plus

auguste partie d'elle-même, par l'attention qu'on portait sur son génie. Sans ce dernier, M. Lagrange eût encore été un homme admirable; mais il fallait le pénétrer, il fallait ouvrir ce sanctuaire du cœur qui se dérobaît aux regards d'un siècle souvent peu fait pour l'apprécier. Qu'il était sublime le spectacle de la vertu avec le génie! Nous ne croyons pas être démentis par tous ceux qui connurent personnellement M. Lagrange. Lorsque la mort nous l'a ravi, lorsqu'aucun intérêt ne peut diriger notre plume, nous devons à sa cendre le respect de la vérité; nous lui rendons avec confiance le seul témoignage d'honneur qui puisse être entendu des âmes honnêtes, car sa mémoire n'a pas besoin du langage de la flatterie. L'homme n'est par son corps, qu'un atome dans l'univers, qu'un moment par sa durée; mais il s'agrandit par la lumière de la pensée, il s'éternise par la gloire de ses vertus. Honorez aussi de l'estime de M. Lagrange, que ne puis-je exprimer aujourd'hui sur son tombeau tout ce que je ressens!

JULIEN-JOSEPH VIREY.

De la maladie et de la mort de M. le Comte Lagrange.

Depuis quelques années, affaibli par l'âge et ses continuels travaux de tête, exténué même par un régime austère, M. Lagrange succombait de temps à autre à des syncopes, surtout à la suite d'une méditation prolongée ou d'un repas un peu plus copieux qu'à l'ordinaire, ou d'une évacuation alvine. A chaque printemps, il éprouvait un débordement bilieux par les selles, qu'il favorisait au moyen des bouillons aux herbes, pour se débarrasser. Son teint devenait jaunâtre, mais moins que celui des ictériques. Il avait ressenti quelquefois aussi des lassitudes, des courbatures aux reins, des douleurs aux jambes, analogues à une goutte vague, qui gonfla même une fois le pouce d'une main.

Cependant M. Lagrange travaillait toujours, et sa force de tête ne paraissait point diminuée. Tel qu'un athlète infatigable encore au terme de sa carrière, il avait à cœur de terminer la seconde édition de sa *Mécanique analytique* à laquelle il ajoutait un très-

grand développement. Le premier volume avait paru en 1811, renfermant déjà dans la cinquième section, la théorie des constantes arbitraires et d'autres combinaisons neuves, non moins profondes. Il paraît qu'il acheva le manuscrit du second volume, à ce qu'on assure, l'année dernière, écrit tout entier de sa main (1), et avec tant d'ardeur, qu'il se donnait à peine le temps de prendre ses repas. Ses syncopes augmentaient; il en éprouva même une forte au mois de février dernier, après un travail, dans son cabinet, où il fut trouvé évanoui par Madame la Comtesse Lagrange, qui lui prodigua les soins les plus tendres pour le rappeler à la vie. Il parut étonné de cette secousse; cependant il ne lui resta qu'une légère contusion au côté gauche de la tête, qui avait frappé en tombant, sur le bord d'une table. Mais vers le 28 mars, il fut atteint d'un coryza assez fort, qui lui fit moucher ~~des~~ ^{des} matières muqueuses mêlées de stries sanguinolentes. Il ressentait de la fièvre, avec du dégoût pour les alimens; sa bouche était devenue amère, pâteuse, son teint jaune. Il se décida, de son chef, à prendre un grain d'émétique dans un bouillon aux herbes. Il vomit une grande quantité de bile, et rendit par les selles beaucoup de matières bilieuses. Alors il se sentit faible, et perdit plusieurs fois connaissance après cette grande évacuation. Par l'effet de cet ébranlement, il succéda des douleurs dans les bras et les jambes; la sensibilité de la peau devint si exaltée que le malade ne pouvait supporter le moindre attouchement, ou le poids des couvertures de son lit, sans éprouver de vives douleurs.

Le 2 avril, M. Lagrange vit M. le docteur Potel, qui lui trouva la langue sèche, chargée d'un enduit épais et jaunâtre, une bouche encore amère et pâteuse, le pouls intermittent, serré, nerveux et tendu. La peau était âpre et aride au toucher, la respiration libre, le ventre souple et nullement douloureux; les urines coulaient facilement, en quantité convenable et de couleur naturelle. Comme M. Lagrange avait d'autant moins de confiance en la médecine qu'il l'avait plus étudiée, et qu'il voulait plutôt de simples observateurs

(1) On prétend que le troisième volume devait embrasser de nouvelles recherches sur le système du monde et l'Astronomie, comme parties de la Mécanique universelle.

que des médecins près de lui, il ne s'astreignit à aucun régime médical. Seulement, il acquiesça à prendre une demi-once de sirop diaeode en deux fois, et un lavement.

Le sommeil était devenu très-agité pendant toutes les nuits; le malade étendu sur le dos, promenait çà et là les jambes et les bras, comme pour chercher de la fraîcheur : la fièvre augmentait dans la soirée. L'usage du laudanum liquide qu'il avait essayé ensuite, l'agitait au lieu de le calmer.

Les jours suivans, la teinte jaune de la peau s'affaiblit, ainsi que les douleurs des membres; le malade rendait plus facilement quelques crachats muqueux, presque nullement sanguinolens et venant seulement de la gorge; il toussait peu; la fièvre était diminuée et le pouls moins irrégulier. Il avait toujours la bouche aride, et une ardeur intérieure qui l'agitait, l'obligeant à se gargariser sans cesse avec de l'eau fraîche dans laquelle il faisait ajouter tantôt de l'eau de Cologne, tantôt du vinaigre; il mâchait avec plaisir des morceaux de citron et d'orange avec l'écorce, prenait son café à l'ordinaire, mais une fois seulement (1) par jour, et buvait, le soir avec plaisir, du thé acidulé avec le suc de citron. Ses alimens étaient du bouillon avec des herbes, et un peu de pain, ou des gelées de viande, des asperges ou des pruneaux, et une petite quantité de vin d'Espagne.

Ayant ensuite demandé M. Virey, il se détermina à prendre une boisson oxymellée, tiède et adoucissante, qui tempéra en partie les accidens, détendit l'irritation, diminua l'ardeur interne en humectant les premières voies et facilitant les crachats. Il prit aussi un peu de bière. Cependant le pouls restait toujours serré, nerveux, anormal; l'état de la tête paraissait sain, ainsi que l'entendement et les sens, car, M. Lagrange a toujours conservé sa connaissance. Seulement, l'ardeur fébrile le faisait parler beaucoup plus qu'à l'ordinaire et lui donnait des dispositions à l'impatience, bien opposées à son naturel. La poitrine était libre, ainsi que la respiration, excepté en quel-

(1) Il y mêlait alors du vin d'Espagne très-généreux, ce qui l'échauffait. On sait que Descartes, dans les derniers jours de sa péripneumonie, voulut prendre une infusion vineuse de tabac, de l'eau-de-vie, des panais, etc., qui hâtèrent sa mort.

ques momens d'oppression. Le ventre non dur, ni tendu, était seulement constipé depuis cinq ou six jours, et le malade, attribuant cet état à une habitude commune aux tempéramens de l'Italie et au sien propre, refusa de prendre des lavemens. Il suivit du reste, le régime analeptique et adoucissant des jours précédens.

Mais les nuits furent toujours inquiétantes, avec des rêves sinistres, des réveils en sursaut, souvent accompagnés de funestes défaillances, surtout vers 4 à 5 heures du matin. Le malade demandait alors à s'approcher des fenêtres ouvertes, car sa respiration devenait haletante et pénible.

La peau demeurait aride; les extrémités se refroidissaient de temps en temps, les mouvemens de carphologie et l'inquiétude continuaient toujours; le malade désirait qu'on lui fit des frictions sur la peau des bras et des jambes. *Ma vie est là*, disait-il, en portant la main à son front, lorsqu'on lui représentait qu'il avait beaucoup travaillé. Il ne ressentait cependant ni douleur, ni chaleur particulière dans la tête, mais il se la découvrait par momens, et la faisait poudrer pour se rafraîchir.

MM. les Sénateurs Comtes Monge, Lacépède et Chaptal vinrent dans la matinée du 8 avril, apporter de la part de S.^m M. le grand cordon de l'Ordre impérial de la Réunion à M. Lagrange. Il les retint long-temps, et voulut s'entretenir avec eux, pendant deux heures environ, en leur parlant continuellement, d'une voix assez animée, repassant, avec une douce satisfaction, toute son existence en revue. Sa figure avait pris de la vivacité; elle paraissait belle au milieu de sa maladie. Il jouissait de la plénitude de sa raison, et ne se croyait pas alors si près de sa fin (1). Il en parlait quelquefois en d'autres momens, mais toujours avec le calme et la résignation d'un vrai philosophe. Il n'éprouvait aucune douleur particulière, à l'exception de la fièvre continue qui le consumait; toutes ses fonctions paraissaient libres, car la difficulté de respirer n'avait lieu que dans les momens où il s'affaiblissait; il est certainement à présumer que sa constitution aurait pu lui promettre encore

(1) Il lut encore ce jour-là le *Moniteur*, sans se servir de sa loupe.

plusieurs années d'existence, sans cette sorte d'épuisement de ses forces.

La nuit suivante, comme on l'avait prévu d'après cet effort, fut extrêmement laborieuse, il éprouva plusieurs défaillances. Le lendemain, 9 avril, il tombe dans une prostration extrême; les fortes l'abandonnent.....

On le soutient avec un peu de vin d'Espagne, mais il est très-abattu et assoupi. Il a peine à parler et à reconnaître ceux qui l'approchent. L'un des médecins les plus célèbres de la capitale, M. le Professeur Portal, appelé dans la soirée, prescrit des vésicatoires aux jambes, un lavement laxatif avec miel mercurial 3 onces. Le malade le prend difficilement et rend quelques matières noires.

Il possède encore sa connaissance et fait paraître beaucoup de contrariété lorsqu'on lui pose, vers dix heures du soir, les vésicatoires.

La nuit se passe dans l'affaissement; la respiration est haletante avec une agitation fébrile et des mouvemens pour sortir du lit.

Le matin du 10 avril 1813, respiration difficile, râlement.

Mort vers 9 heures trois quarts.

*Ouverture du corps, par MM. Potel, Docteur en Médecine,
et Génouville, Chirurgien de l'Hôpital militaire de Paris.*

Le 11 avril 1813, nous avons procédé, en présence de M. Boudet, pharmacien, chargé des embaumemens du Sénat, à l'examen et à l'ouverture du cadavre de Monsieur le Sénateur JOSEPH-LOUIS LAGRANGE, décédé hier en son hôtel, à l'âge de 77 ans, 2 mois 10 jours.

Nous avons d'abord examiné l'extérieur du corps, lequel ne nous a rien offert de remarquable. Des vésicatoires appliqués aux jambes avaient commencé d'agir.

Passant à l'observation de l'organe encéphalique, nous avons trouvé sous le crâne, entre la dure-mère et l'arachnoïde, trois à quatre cuillerées de sérosité rougeâtre; la pie-mère était légèrement phlogosée. Le cerveau et le cervelet étaient intacts et sains, mais d'une consistance plus solide qu'ils ne le sont d'ordinaire chez la plupart des vieillards.

Le larynx, la trachée-artère, les bronches et les lobes du poulmon étaient dans un état parfaitement naturel. Le cœur nous a paru peu volumineux; il pesait dix onces. Le calibre de l'aorte paraissait dilaté, et avait 15 à 16 lignes de diamètre. Nous n'avons observé aucun épanchement notable; soit dans la cavité de la poitrine, soit dans le péricarde.

L'œsophage, l'estomac, la rate, les intestins, ainsi que le péritoine, le mésentère, l'épiploon, le pancréas, la vessie étaient très-sains et n'ont laissé apercevoir aucune trace de maladie.

L'estomac, les intestins grêles et la vessie se trouvaient vides; mais le rectum et le colon gauche se trouvaient remplis de matières fécales très-dures, dans la longueur d'un pied environ. Tous ces intestins, du reste, étaient dans l'état naturel.

En examinant le foie, nous n'avons rien observé de particulier, si ce n'est sa substance, qui nous a paru plus sèche qu'elle ne l'est ordinairement. La veine-porte n'offrait rien de digne d'être noté. La vésicule du fiel était petite; elle renfermait une faible

quantité de bile épaisse, et plusieurs calculs biliaires de la grosseur à peu près d'une graine de café. Ces calculs s'étendaient jusque dans le canal cystique.

Les glandes surrénales et le rein droit étaient dans une intégrité parfaite; mais à l'extrémité du rein gauche il existait une tumeur de la grosseur d'un œuf de poule, moyen, remplie d'un fluide aqueux et peu coloré.

Fait à Paris, les jour et an ci-dessus désignés.

FIN.



